

Ne pas craindre la radicalité, **l'inclure !**

Brigitte GERARD

Comment lutter contre la radicalisation des jeunes ? La tâche semble compliquée, d'autant que celle-ci n'est pas toujours facile à détecter. Lors d'un midi-rencontre¹ organisé au SeGEC le 23 février dernier, **Chris WYNS**, coordinateur de la Cellule Radicalisation de Katholiek Onderwijs Vlaanderen, nous a fait part de la manière dont l'enseignement catholique flamand envisage ce travail, en tenant compte d'une certaine radicalité des jeunes et du contexte dans lequel celle-ci peut se développer.



Pour illustrer la complexité du phénomène, Chris WYNS nous raconte l'histoire d'un jeune Belge musulman, parti et mort en Syrie. Avant son départ, il est élève dans une école hôtelière à Bruxelles, et il lui arrive de devoir goûter du vin. Un jour, l'enseignant oublie de prendre un récipient pour qu'il puisse le recracher, comme il le fait d'habitude. Pour le jeune, c'est du racisme. Résultat, il arrête l'école et cherche un travail. Mais il ne trouve pas l'emploi qu'il souhaitait et est déçu.

Il commence à se poser des questions sur son identité de musulman. À Bruxelles, il ne trouve aucun imam qui parle français ou néerlandais, et lui ne parle pas

arabe. Il n'obtient pas de réponse à ses questions. Il va ensuite à Vilvoorde chez un imam, qui n'a pas le temps de lui parler. Mais d'autres s'en chargent à sa place. Deux à trois mois plus tard, le jeune part en Syrie... Et encore quelques mois après, il y trouve la mort. « *Y a-t-il eu du racisme ?*, s'interroge Chris WYNS. *On ne le saura jamais. Ce qui importe, c'est la perception du jeune. D'où la difficulté de comprendre et d'expliquer ce processus de radicalisation...* »

Une identité complexe

C'est après l'attentat de *Charlie Hebdo*, il y a deux ans, que l'enseignement catholique flamand commence à travailler sur

la question de la radicalisation et à interroger le rôle de l'enseignement. « *On s'est rendu compte qu'il fallait tenir compte d'une forme de radicalité, normale, présente chez tous les jeunes*, explique Chris WYNS. *On souhaitait mettre l'accent sur la prévention. J'ai proposé aux écoles qui avaient des soucis avec des élèves de travailler en quatre étapes. Tout d'abord, il s'agit de détecter d'éventuels signes inquiétants, d'en parler avec des collègues. Ensuite, il faut contextualiser, s'intéresser à ce qui entoure ces signes. Troisième étape : réagir, dialoguer avec l'élève, les parents, d'autres enseignants. Et finalement, il faut y travailler en cherchant des partenaires à l'extérieur. Bien souvent, les directeurs agissent seuls,*

pensant qu'il en va de leur responsabilité, et pas de celle d'autres acteurs. »

En bref, les écoles sont invitées à ne pas craindre la radicalité, mais à plutôt l'inclure. Elle joue, en effet, un rôle dans le développement des jeunes, qu'on ne peut pas occulter. Mais, pourquoi la situation peut-elle parfois dégénérer ? Le processus peut être long et complexe...

« En fait, notre identité se compose d'une série de dimensions, poursuit Chris WYNS : statut de séjour, religion, âge, lieu de naissance, culture, classe sociale, éducation, nationalité, ethnicité, orientation sexuelle... Celles-ci sont réparties selon deux axes de base : l'individu et le groupe. Tous les êtres humains ont une identité individuelle et sociale, qui forme une identité diverse, dynamique et complexe. »

Et d'après Maarten VANSTEENKISTE, professeure à l'Université de Gand, un être humain a besoin de trois éléments pour grandir : de l'autonomie, de la connectivité et de la compétence. L'autonomie procure la liberté, la connectivité souligne l'importance de créer des liens, et la compétence satisfait le besoin d'être efficace. Tout cela doit s'exprimer dans des limites motivantes. À l'école, il y a beaucoup de règles et au fond, celles-ci donnent des possibilités. Ce sentiment de sécurité est indispensable pour pouvoir faire partie intégrante de l'école, se sentir valorisé, à sa place, et enfin être soi-même, différent. Le bien-être est le moteur, et il passe par le dialogue, la sécurité, le fait de pouvoir être soi-même et de s'enraciner.

La peur, mauvaise conseillère

Les adolescents ont tendance à voir les choses en noir ou blanc, rappelle Chris WYNS, jamais en gris : *« Ils ont des difficultés à limiter leurs comportements, sont souvent réprimandés et peuvent avoir des réactions violentes non contrôlées, prendre des décisions à court terme, prendre des*

risques, être sensibles aux récompenses. C'est un cocktail dont Daesh profite. Dans nos écoles, on considère que les ados sont radicaux et cela nous pose problème, cela fait peur. Et quand on a peur, on fait l'inverse de ce qu'on devrait. On punit et souvent, on limite l'autonomie. L'élève se sent alors incompetent, il n'arrive plus à assumer son travail et à aller au bout de ce qu'il veut faire. »

C'est ça, la polarisation : parce qu'on a peur, on ne regarde plus ce qui nous unit, mais ce qui nous sépare. Cela rend les jeunes vulnérables. L'identité a beau être complexe, ils sont réduits ici à celle de musulman. À côté de ça, Daesh leur donne un but dans la vie, des amis, les met en contact avec des gens qui pensent comme eux. L'État islamique les inspire en leur proposant une cause à défendre sur le plan mondial, à laquelle ils peuvent s'identifier et dont ils peuvent devenir un maillon essentiel. C'est quelque chose de très attractif.

Chris WYNS regrette aussi que dans notre société, on ne regarde pas ce qui nous concerne, mais que l'on se focalise plus sur les propositions de Daesh. On essaie de travailler là-dessus, alors qu'on n'a pas réellement de prise.

L'importance du dialogue

Pourquoi, chez nous, les jeunes de Molenbeek sont-ils particulièrement vulnérables ? *« Souvent, le problème n'est pas culturel, mais social. Les parents sont pauvres et ne se sentent pas assez forts pour nouer un contact avec l'école, avec les enseignants, la direction. Par ailleurs, une perception d'injustice, un manque de perspective, l'alcool, la drogue, des problèmes familiaux, psychologiques et sociaux, un manque de réseau, une famille faible, un père absent, des conflits à l'école, de mauvais résultats peuvent entraîner les jeunes à se radicaliser, à aller vers un extrémisme violent. Cela crée un espace dans lequel s'engouffre Daesh. Certains vont vers l'extrémisme et un pas plus loin, c'est le*

terrorisme. Ce petit pas est franchi quand on accepte la violence comme solution aux problèmes. Et c'est seulement à ce moment-là que la religion entre en compte. Le jeune veut justifier ses actes, notamment par la religion ou la politique. »

En général, on essaie alors d'agir uniquement sur le comportement du jeune. Mais à quoi pense-t-il ? Quels sont ses sentiments ? Ses besoins ?

« La prévention, c'est travailler sur différents niveaux : la société, la culture, l'école. À l'école, il y a une culture du dialogue. Et quand on a l'habitude de dialoguer, on peut faire de la prévention générale, et passer ensuite à une prévention spécifique : lorsqu'un attentat survient, on en parle, même si ce n'est pas facile. Malgré tout, le dialogue ne donne pas de garantie absolue. L'idée est de toute façon d'écouter, de mettre l'accent sur ce qui nous relie plutôt que sur ce qui nous divise. » ■

Quelques chiffres pour la Belgique (fin 2016)

- 470 « foreign terrorist fighters »
- 275 Belges en Syrie
- 4 en route
- 116 de retour (dont 1/3 en prison)
- 75 tentatives de départ en Syrie
- 170 candidats au départ
- 45% des départs en Région flamande, 45% en Région bruxelloise, 10% en Région wallonne
- La plupart ont entre 20 et 24 ans, 1/3 a plus de 30 ans
- 1 départ sur 4 est celui d'une femme

Source :
Katholiek Onderwijs Vlaanderen – OCAM

1. Rencontre organisée par le Service d'étude du SeGEC